

La masculinité comme don de Dieu

par l'abbé Vincent de Mello – Notre-Dame du Travail – le samedi 10 janvier 2026

Notre-Dame du Travail, c'est un lieu qui devient un peu un sanctuaire du travail.

Peut-être que certains pourront se sentir un jour concernés par le fait de devoir prier sur ce sujet dans cette église.

Je suis heureux en tout cas de vous accueillir ici et de pouvoir accompagner ce beau projet (de la Marche de Saint Joseph - NdT).

Vous avez entendu ce matin dans cet évangile, saint Jean-Baptiste qui dit que personne ne peut s'attribuer ce qui est un don de Dieu.

Et j'espère que je ne vais pas vous choquer – mais vous allez apprendre à me connaître, c'est comme ça, maintenant vous n'avez pas le choix que de me subir – eh bien, nous les hommes, nous avons un attribut, et nos attributs masculins sont aussi un don de Dieu.

Notre masculinité est un don de Dieu. Et dans cette marche des hommes, il me semble qu'il y a un enjeu intéressant, c'est de comprendre que ce que nous sommes dans notre corps dit ce que nous sommes appelés à être dans la profondeur de notre vocation et dans notre mission.

Et finalement dans cette Marche de Saint Joseph, nous avons en Saint Joseph un homme qui a accompli sa mission d'homme.

Alors ça m'amène à vous dire quelques petites choses sur la mission de l'homme masculin.

Ce qui finalement nous caractérise comme hommes et que peut-être nous pouvons aussi voir accompli et réalisé en la figure de Saint Joseph.

Ce qui finalement nous définit en grande partie dans notre être d'homme, c'est quelque chose que nous indiquent justement nos attributs masculins, c'est que nous sommes habités d'une puissance.

Nous sommes traversés par une puissance et nous sommes parfois même submergés par cette puissance. Elle peut même parfois nous emporter, elle peut parfois nous faire chuter, elle peut être le lieu de notre péché, mais elle est d'abord le lieu d'une bénédiction et d'une grâce.

Notre masculinité n'est pas d'abord un fardeau ou quelque chose dont nous devrions accepter d'être accusés, elle est d'abord un don de Dieu. Et cette puissance que Dieu nous a donnée, que notre sexualité d'homme exprime, eh bien cette puissance, elle est à recevoir et à donner.

Précisément, j'explique toujours aux jeunes – j'ai un très long ministère auprès des jeunes et

j'ai fait beaucoup d'éducation affective et je continue d'en faire – qu'il faut apprendre à décoder son corps. Nous sommes tous passés par la puberté, et la puberté c'est un message qui nous est envoyé, un message à décoder.

Un garçon qui découvre sa puissance masculine, sa sexualité d'homme, qui sort d'une sexualité infantile et qui va rentrer dans un âge de virilité, eh bien il doit comprendre le message qui lui est envoyé : il est habité d'une puissance.

Qu'est-ce qu'il va faire de cette puissance ?

Comment est-ce qu'il va employer cette puissance ?

Pourquoi est-ce que Dieu lui a donné cette puissance ?

Adam finalement n'a pas encore le décodeur tant qu'il n'a pas vu la femme, tant qu'il n'a pas vu Ève. Finalement son attribut masculin est encore insensé, n'a pas de sens, il n'a pas la raison de sa masculinité.

Et d'ailleurs typiquement c'est intéressant de noter que, jusque-là, il est humain ; et le mot homme, au sens de « homme masculin », n'apparaît qu'à partir du moment où il y a le mot femme.

Finalement, il n'atteint sa masculinité que parce qu'il y a la femme, que parce qu'il y a cette altérité différente de lui, mais si proche, si assortie à lui.

Et vous savez que la première parole que nous entendons de lui dans la Bible, parce qu'il a nommé les animaux avant, donc il a parlé, mais la première parole qui nous est retranscrite, c'est une immense exclamation, c'est « Waouh ! » en hébreu dans le texte.

C'est-à-dire que face à la femme, il est émerveillé. Et dans ce waouh, il y a un eureka.

En fait, c'est « je comprends ».

Il voit comme quand nous disons « ah oui, je vois ce que tu veux dire ».

Quand on dit « je vois ce que tu veux dire », c'est « je comprends ce que tu dis ». Et dans cet eureka – c'est-à-dire « je comprends qui je suis » – je comprends pourquoi j'ai cette puissance, je comprends pourquoi je suis affecté de cet attribut masculin, je comprends mon être d'homme ; je suis habité d'une puissance et enfin cette puissance prend sens. Et ce sens peut devenir sensualité mais fondamentalement d'abord le sens c'est la finalité. La vocation de la femme c'est toujours d'amener le sens des choses, la finalité.

Les femmes nous ramènent dans notre vocation, dans la finalité. Moins dans l'utilitaire mais beaucoup plus dans l'indispensable.

Elles nous montrent le sens des choses.

Et lui, sa puissance prend du sens à ce moment-là.

L'homme a une puissance qui lui est donnée pour se mettre au service de ce qui est beau, pour être employée. Cette puissance n'a pas vocation à être refoulée, elle n'a pas vocation à être accusée.

Elle peut dérapier en domination évidemment, elle peut dérapier en violence cette

puissance, mais il n'y a pas de fatalité. Cette puissance a d'abord été donnée à l'homme pour qu'elle soit mise au service de sa beauté.

Et tous ces hommes qui seront dans vos chapitres sont des êtres de puissance, à qui il s'agit d'ouvrir, de montrer que cette puissance est belle, elle est une bénédiction ; cette puissance doit être bénie.

Il y a des blessures masculines.

Une blessure masculine courante, c'est quand la puissance est comme empêchée ou interdite, quand elle est accusée ; un homme écrasé, un homme humilié dans son enfance, un homme instrumentalisé va finalement renoncer à sa puissance, renoncer à son identité. Les troubles de l'identité sont souvent le fruit d'une blessure et d'une accusation de cette puissance de l'homme.

Et en fait, bénir un garçon, bénir un homme, c'est lui dire « ta puissance est belle ». C'est même nommer sa puissance.

Nous avons tous attendu un jour de notre papa qu'il nomme notre puissance, qu'il mette des mots, qu'il dévoile la puissance qui nous habitait. Et nous avons potentiellement tous été blessés, soit parce que notre puissance a été refoulée, écrasée, si on a été par exemple brutalisés, violentés, etc., soit parce que nous avons été blessés par carence de bénédiction. Notre puissance n'a pas été bénie. C'est un péché par omission. Les papas qui ne nomment pas la puissance de leurs garçons, qui ne bénissent pas la puissance de leurs garçons, qui quand ils voient un bulletin de notes commencent à dire « t'as une sale note en maths ». Ceux-là c'est des boulets, ces hommes !

Et donc, le plus important – l'enjeu de leur garçon – c'est qu'ils nomment leur puissance. « Waouh, tu es bon là-dessus. J'aurais bien aimé être aussi talentueux à ton âge ».

Et nous nous souvenons tous des compliments que notre père nous a faits.

Nous ne les avons pas oubliés.

Et nous savons tous quels compliments nous aurions aimé recevoir de notre père.

Nous savons quelles bénédictions nous avons reçues et celles qui nous ont manquées.

Notre enjeu masculin à nous, c'est notre puissance.

Qu'est-ce qu'un homme a envie de s'entendre dire ? « Oh celui-là il est super, il trie vraiment bien les poubelles ! Il met le recyclable avec le recyclable, il fait un très beau compost. Et puis il remplit sa déclaration d'impôt de revenus en temps et en heure. »

En fait non, ce n'est franchement pas ça qui nous fait triper.

Ce n'est pas ça qui nous donne la fierté d'être des hommes.

Ce n'est pas ça qui véritablement nous définit ; vous voyez, ce n'est pas d'être dans le rang (« Ah le mec il est toujours en règle ! »).

Non, en fait, nous on n'a pas envie d'être en règle.

Précisément, nous sommes faits pour déployer une puissance. Et l'expérience physiologique

de notre puissance sexuelle, c'est qu'elle ne répond plus à beaucoup de règles une fois qu'elle est engagée cette puissance ; c'est qu'elle nous submerge, elle est un volcan.

En fait, il y a en tout homme un lion, parfois blessé, parfois endormi, mais il y a une puissance qui est là.

Et le travail de l'éducation d'un garçon, c'est, une fois qu'on a béni cette puissance, de l'aider à l'employer de manière belle, de manière qui va être grande.

Peu de choses se seraient faites dans ce monde sans la puissance masculine ; donc il faut que cette puissance soit employée pour le bien commun, pour le bien de la communauté, pour le bien de la communion.

Vous connaissez ces rites de passage dans un certain nombre de tribus africaines où le jeune garçon à 13 ans (l'âge de la bar-mitsvah chez les juifs, c'est pareil – un rite de passage qui fait passer de l'enfance à l'âge adulte) où le jeune garçon est emmené par les hommes adultes un soir faire des danses de guerre, chasser le lion (et même s'il n'y a plus de lion dans la région, on simule la chasse au lion, la capture du lion) et il revient au village le matin avec tous ses hommes et sa maman simule, elle fait semblant de ne pas le reconnaître et dit « Qui est cet homme ? »

À ce moment-là, on lui donne un lopin de terre. Et il va faire fructifier la création, au service du bien commun, de la création, de sa communauté humaine.

Il va apporter une pierre à l'édifice.

Celui-là, ce ne sera pas un « ado boutonneux aux cheveux gras vautré sur son canapé », ce sera un homme !

Il aura encore des apprentissages mais on a béni sa puissance. Il a reçu une bénédiction.

Une bénédiction, qu'est-ce que c'est ? C'est une parole performative. C'est une parole « *bene dicere* », et le mot hébreu c'est exactement le même sens : dire le bien, nommer le bien.

Bénir quelqu'un, c'est nommer le bien qui est en lui.

Et en nommant ce bien – cette parole est performative –, on le fait encore plus exister.

Chaque fois que nous avons reçu une parole qui a nommé un bien en nous, ce bien s'est encore plus dilaté en nous. Il a encore plus existé.

Alors à l'inverse, nous connaissons aussi les paroles de malédiction qui, d'une certaine manière, font exister ce mal.

Quand on dit à un enfant « tu es nul, tu es gros, tu es moche », il va finir par le croire et ça va devenir vrai, ça va devenir performatif aussi en lui, et ça va être destructeur.

Mais voyez, il est facile de faire du bien parce que bénir, dire le bien, c'est le faire encore plus exister.

En fait, il me semble qu'un des enjeux de tous ces pèlerinages d'hommes, de ces marches d'hommes, de ces groupes d'hommes dans nos paroisses qui existent, et de ces réseaux, c'est finalement cette sorte de conscience archaïque et profonde qu'il y a dans la masculinité une bénédiction pour ce monde. Qu'elle n'est pas le tout de l'humanité, évidemment.

Ce n'est pas une sorte de masculinisme stupide qui entrerait en confrontation avec un féminisme stupide comme dans une sorte de dialectique d'opposition, mais c'est une manière d'accueillir une bénédiction.

C'est une bénédiction !

Un psaume dit « tu m'as fait un corps » et l'auteur de l'épître aux Hébreux met cette parole du psaume sur la bouche du Christ ; Jésus qui dit : « tu m'as fait un corps ».

Quand je dis « tu m'as fait un corps », ce n'est pas que tu m'as fait simplement une carcasse mais tu m'as fait une identité d'homme. Et c'est une bénédiction. Et cela, Seigneur, je t'en rends grâce.

Il me semble que l'enjeu de tout ce que nous vivons, c'est aussi d'accueillir cette bénédiction. Et dans nos chapitres, tous ces hommes, nous pouvons demander à Dieu qu'ils ressortent de cette démarche en étant encore plus bénis et donc heureux d'être ce qu'ils sont, d'être les hommes qu'ils sont. Et que les épreuves de leur existence qui viennent peut-être les faire douter de leur masculinité, de leur identité, de leur bonheur, en fait les faire douter de leur puissance (on sait combien le chômage, on sait combien parfois la maladie, on sait combien des épreuves de l'existence peuvent nous faire douter de notre puissance, peuvent nous affecter), que tout cela n'empêchent pas, n'occultent pas, ne masquent pas la bénédiction qu'il y a à être homme.

Et que fondamentalement cette Marche de Saint Joseph et que tous ces réseaux d'amitié fraternelle, de fraternité masculine qui se tissent soient sources de bénédiction. Que nous apprenions à recevoir notre masculinité de Dieu comme une bénédiction.

Peut-être est-ce cela que nous pouvons désirer pour tous nos pèlerins et demander à Dieu pour chacun. Qu'il ressorte béni. Qu'il ressorte avec cette paix intérieure, cet alignement sur son identité, cette joie d'être homme.

Non pas un homme qui frime, non pas un homme qui essaye de sauver les apparences, non pas un homme qui prend la pose et qui a besoin d'aller à la salle et de prendre des amphétamines, ou de se faire tatouer Kronenbourg sur l'épaule pour faire croire qu'il est un homme.

Non la virilité ce n'est pas ça, ce n'est pas des caricatures, ce n'est pas un sketch. La virilité, c'est d'habiter son identité comme une bénédiction, et savoir l'employer au service de ce qui est beau, de ce qui est grand.

On a besoin des femmes pour ça parce qu'elles nous ramènent encore une fois à ce qui est beau, à ce qui est grand.

Et si elles ne le faisaient pas, nous savons combien nous pouvons nous replier sur notre puissance ; nous pouvons en quelque sorte nous auto-satisfaire de notre puissance. La tentation masturbatoire de l'autosatisfaction masculine est ce repli dangereux dont la femme nous fait sortir et auquel elle nous arrache. Et en ce sens, elle est aussi une magnifique bénédiction que Dieu nous donne.

Et d'une certaine manière, le fait que nous ayons besoin de la femme, que nous ne soyons pas le genre humain à nous tout seul, que nous ne soyons qu'une petite portion du genre humain, c'est important aussi.

Nous sommes des êtres incomplets et la plénitude de notre être nous sera donnée par l'autre et par l'autre sexe.

Alors ce compagnonnage fraternel de cette Marche de Saint Joseph, qui nous amène à recevoir notre masculinité comme une bénédiction, nous amène peut-être à faire entendre une bonne nouvelle. L'évangélisation fait entendre et retentir la bonne nouvelle du salut.

Nous prenons comme axe spirituel et missionnaire de cette marche l'accueil des nouveaux baptisés. On se réjouit tous de voir qu'enfin, nous avons comme souci d'avoir trop de monde. Ça faisait longtemps que ça ne nous était pas arrivé !

« Ah, on n'a pas assez d'accompagnateurs de catéchumènes. » Oui, ben écoutez, on préfère ça plutôt que l'inverse parce que moi ce que j'ai connu au début de mon ministère c'est qu'on avait 15 accompagnateurs pour 3 catéchumènes. Donc, ça faisait vraiment des réunions d'anciens combattants, ce n'était pas très très passionnant.

Là ça commence à être un peu sympa.

Et donc il va falloir, comme je le dis dans le carnet, élargir l'espace de notre tente (c'est une phrase d'Isaïe), qu'à tous ces catéchumènes, ces nouveaux baptisés aussi, nous annonçons la bonne nouvelle de la masculinité.

C'est intéressant de savoir que, finalement, la foi nous rend un juste regard sur notre masculinité et un juste regard sur la féminité ; un juste regard sur notre puissance et sur notre sexualité. Quand je parle de sexualité, je parle d'identité sexuelle, je ne parle pas simplement de l'exercice de la sexualité.

En fait, Jésus restaure cela aussi en nous. Et c'est intéressant dans l'accompagnement des convertis de voir comment, peu à peu, il y a une conversion qui descend jusque dans la sphère de l'intime. Il y a quelque chose qui descend. Petit à petit, la lumière de Dieu visite toutes les pièces de la maison.

Et puis les choses se recomposent, tout s'ajuste. Et le nouveau baptisé, par la puissance de la grâce de Dieu en lui, apprend à découvrir la beauté, la bénédiction qu'il y a à être homme ou être femme.

J'ai été très frappé quand j'ai préparé à la confirmation de nombreux adultes au début de

l'année pour leur confirmation en décembre.

Il y avait une femme qui avait fait Sciences Po et qui était dans tous les mouvements féministes et wokistes.

Donc elle était une sorte de militante de la déconstruction XXL et c'était extrêmement drôle. Et puis elle est rentrée dans la police.

Et alors au fur et à mesure, je l'ai vue dans la préparation au mariage d'abord et à la préparation à la confirmation après, comment, petit à petit, tous ses mirages sont tombés.

Et comment ses yeux se sont ouverts (comme les écailles sur les yeux de Saint Paul, quoi).

Alors elle, elle était flic dans les stupés, et de l'autre côté de la table, quand on a fait les présentations, il y en a un qui s'est présenté qui a dit « ben moi je suis cocaïnomane ». « Ah ben vous êtes fait pour vous connaître vous ! ».

Un chef d'entreprise cocaïnomane, avec une vie de dépravation mais XXL, c'était extrêmement impressionnant, et comment là aussi les écailles tombaient, et comment jusque dans la sphère de l'intime, tout se trouvait visité par la lumière de Dieu.

En fait les uns et les autres, tout ce groupe d'adultes, de nouveaux convertis, ont découvert, parmi beaucoup de choses, la vie sacramentelle, la prière, la lecture de l'Évangile, le chant de l'office, l'adoration eucharistique – ils sont quasiment tous inscrits à l'adoration perpétuelle ici.

Ils découvraient la bonne nouvelle de la masculinité et de la féminité et étaient aussi amenés à guérir des blessures de leur masculinité et de leur féminité.

À tous, je propose une confession générale c'est à dire de confesser toute leur vie, de remettre toute leur existence entre les mains de Dieu.

Ils ont sauté dessus comme si c'était une sorte de bouffée d'oxygène à laquelle ils ont adhéré complètement ; vraiment pour eux c'était une évidence que c'était ça qu'il fallait faire.

Et c'est très impressionnant de voir à quel point la réappropriation de l'identité d'homme ou de femme appartient à la conversion.

Et donc dans vos chapitres, allez, n'hésitez pas à inviter les catéchumènes et appelez la personne en charge du catéchuménat dans votre paroisse et rappelez tous les baptisés des années précédentes. Allez les chercher !

Ne vous contentez pas du petit groupe des fidèles, militants convaincus qui sont là habituellement.

Laissez-vous bousculer aussi par ces nouveaux baptisés, nouveaux convertis. Et faites-les s'inscrire dans cette démarche large et belle de la Marche de Saint Joseph, qui leur sera profitable et qui vous sera profitable.

En tout cas, il me semble qu'il y a quelque chose de prophétique, justement, à redécouvrir la bonne nouvelle de la masculinité, pour nous les hommes, si notre masculinité a été, et parce

que notre masculinité a été blessée (en fait, nous avons tous été blessés ; quand Jésus-Christ parle de ceux qui nous ont offensés, il ne dit pas « si certains parmi vous ont été offensés », on a tous été offensés, déjà c'est une constante). Eh bien, nous avons donc tous besoin de redécouvrir cette bonne nouvelle de la masculinité, de nous réapproprier cette puissance qui est une bénédiction.

Et nous avons aussi à réapprendre à bénir et je voudrais finir par ça.

À bénir.

Quand on se retrouve à la machine à café, dans une boîte en général, c'est pour maudire. Pour médire, ce qui est à peu près la même chose que maudire.

Et quand on se retrouve dans un dîner entre potes, on est très très fort pour – et c'est un sport assez rigolo – envoyer des piques sur les uns et les autres. C'est un jeu de fléchettes dans lequel on peut vraiment se poiler la gueule.

C'est intéressant de se dire : combien de fois par jour ai-je béni ?

Nous sommes appelés à être des cadeaux de la bénédiction de Dieu.

Le premier acte que Dieu a posé sur l'homme et la femme, c'est « il les bénit ».

Il les a créés le 6^e jour, et le 7^e jour ils sont rentrés dans un jour béni et saint.

Le milieu ambiant – comme le poisson dans l'eau – dans lequel nous sommes appelés à vivre, c'est la bénédiction.

Et on apprend à bénir quand on est papa : ses enfants, ses filles, différemment ses garçons. On apprend à bénir son conjoint quand on est marié ; et quand on est célibataire on apprend aussi, on a beaucoup de bénédictions à donner et à recevoir.

C'est un exercice dont nous mesurons qu'il est un acte surnaturel, spirituel, mais qu'il est aussi un exercice physique.

Il y a une résistance physique en nous, à cette œuvre de Dieu. En fait, la vie spirituelle c'est très physique. Nous combattons cette résistance à bénir l'autre.

D'abord, nous sommes avec notre armure et notre carapace et notre système de défense ; et dire le bien qui habite une personne ne nous est pas chose simple.

Et il y a quelque chose en fait à muscler, vous voyez, précisément il y a un muscle à développer là, et peut-être qu'il faudrait créer des salles de bénédiction !

D'ailleurs, la grande salle de bénédiction s'appelle l'Église normalement. Et pourtant même dans l'Église, on arrive à se foutre sur la gueule et à dire du mal les uns des autres.

En tout cas, il y a quelque chose, comme ceux qui font leurs tractions et leurs pompes le matin, un exercice spirituel de bénédiction à laisser prendre place en nos vies, à installer dans nos existences :

- faire l'éloge de quelqu'un,
- dire à quelqu'un le bien qui l'habite,
- nommer ce bien.

Je prends souvent l'exemple, parce que c'est un peu le prototype de la nécessité impérieuse de bénédiction, de l'acte éducatif, le geste éducatif.

Dire à un gars : « oh t'es un bon type, t'es sympa ! », bon c'est bien, c'est sympa de dire qu'il est sympa.

Dire, nommer précisément le bien qui est en lui : « il y a ça en toi qui est vraiment quelque chose de fabuleux que j'admire et qui apporte beaucoup à la communauté ».

Nommer précisément cette bénédiction suppose de prier la personne, d'apprendre à la regarder avec le regard de Dieu.

On peut dire à sa fille: « oh t'es ravissante, t'es belle ! »

C'est sympa, elle est contente, c'est flatteur, mais nommer ce qu'il y a de beau en elle ; quelle est la grâce véritable, la lumière qu'elle apporte, l'éclat qui est le sien ; c'est autre chose comme acte, ça va plus loin.

Le fait de nommer, donner un nom. Donner un nom, bibliquement, c'est donner une identité et c'est finalement donner le sens de la personne.

Celui dont le nom est au-dessus de tout nom, il s'appelle Jésus, et Jésus c'est un nom qui veut dire quelque chose : Dieu sauve.

Donc nommer, donner le nom de ce qui est à bénir dans l'autre, c'est cette parole performative qui véritablement dilate la personne.

Nous, les hommes, avec la pudeur masculine qui est la nôtre, notre gêne et notre gaucherie – que nous connaissons tous, on ne va pas se cacher, on ne va pas se mentir – avons à apprendre à bénir et à être des hommes qui savent bénir, et, ce faisant, que nous soyons célibataires ou pas, que nous ayons des enfants ou pas, ce faisant, nous sommes des relais de la paternité de Dieu, source de toute paternité au ciel et sur la terre.

Il y a quelque chose de paternel dans toute masculinité ; même un homme célibataire a une paternité qu'il exerce parce qu'il bénit au nom de Dieu le Père.

Et donc tout homme en ce monde, tout homme masculin en ce monde, est appelé à être le relais de la bénédiction du Père et à se déployer lui-même en bénissant au nom du Seigneur ; pas en son nom propre, mais au nom du Seigneur.

Voilà quelques réflexions éparses sur notre vocation masculine qui justifient, il me semble en tout cas, l'existence de cette Marche de Saint Joseph, et qui pourront peut-être éclairer quelques réflexions que vous pourriez avoir en chapitre.

Mais en tout cas que vous compreniez qu'il y a un enjeu dans cet accueil des nouveaux convertis, à ce qu'ils découvrent cette bonne nouvelle de la masculinité.